

Burning Hearts

IL EST GRAND TEMPS DE DÉGIVRER LES COEURS

SÉBASTIEN, THEVENY

Romans / Thrillers / Suspenses

Trouble Je (2016 / *Red'Active* 2020)

Un frère de trop (2017 / *Michel Lafon* 2019)

Trente secondes avant de mourir (2018)

Huit minutes de soleil en plus (2019) (*Finaliste Plume du Jury des Plumes Francophones 2019 / Lauréat du prix Prime Vidéo 2020*)

Le voisin d'en face (2019)

Rumeurs (2020) (*Prix sang pour sang polar 2021*)

Un crime parfait ? (2020)

La vie est un voyage inattendu (2021)

Meurtre au champagne (2021)

99, une course contre-la-mort (2022)

© Sébastien Theveny, 2021

ISBN 979-10-359-5530-4

La loi du 11 mars 1957, n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3 de l'article 4, d'une part, que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40). Cette représentation ou reproduction constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

✿ Réalisé avec Vellum

Préface

Holà, lecteur, lectrice !

Ici, Maddie D., autrice de romances. Eh oui, j'ai hacké la première page du livre de Sébastien Theveny.

Avant que tu ne commences ta lecture, j'ai deux ou trois petits trucs à te dire.

Quand Sébastien m'a demandé de lui écrire cette préface, j'avoue que j'ai été tentée de lui dire non. Pas parce que je ne l'apprécie pas mais parce que je ne me sentais pas à la hauteur. Qu'un grand Monsieur comme lui me fasse une telle requête... Il y avait de quoi être intimidée !

Et puis, en discutant avec lui (surtout après quelques blagounettes, ce mec est tordant, en plus d'être adorable et talentueux), j'ai fini par me dire « Pourquoi pas ? ».

Sébastien Theveny est non seulement un magnifique auteur, mais c'est également un touche-à-tout, un caméléon. Sa première incursion dans le monde de la romance, et tout particulièrement du *romantic suspense*, le prouve. Dès les premières lignes, j'ai été surprise, puis

PRÉFACE

happée jusqu'à ne plus lâcher son livre jusqu'à la fin. Sa plume donne à sa romance une intensité inédite, rendue possible par l'habile mélange entre romantisme et suspense. Si je devais choisir trois mots pour résumer ma lecture, ce serait : sexy, haletant, addictif.

Bref.

Pour une première fois, c'est une réussite !

Je ne te retiens pas plus longtemps. Prépare-toi une tasse de thé, de café, de chocolat ou de ce que tu voudras, installe-toi confortablement sous ton plaid préféré et plonge au cœur des flammes !

Bonne lecture,

Maddie D., dealeuse de romances.

*À mes lectrices fidèles, qui n'ont eu de cesse de m'encourager,
voire de me « tanner », à me lancer dans ce genre littéraire...*

Vous l'aurez voulu !!!

Seb T.

— Prologue —



C'EST PLUS FORT QUE LUI

PHILADELPHIE, Pennsylvanie, 2021

La jeune femme a terminé sa journée de travail une demi-heure auparavant. La nuit a enveloppé Philadelphie depuis un bon moment, fondant rapidement sur la ville à cette époque de l'année. Décembre vient d'ouvrir ses vannes au bout desquelles Noël approche à grands pas. Les premiers flocons de neige ont saupoudré les trottoirs deux jours plus tôt, mettant un léger coup de frein à la chute des températures. D'ailleurs, elle supporte son manteau de saison, relevant son col au moment de descendre du trolleybus de la ligne 15, la fameuse ligne historique réinaugurée en 2005.

Elle adore cette ligne, les courbes généreuses des tramways vert bouteille et beige qui fleurissent la grandeur passée de la ville. Lorsqu'il lui prend l'envie de se laisser bercer par les lumières joyeuses des fêtes de fin d'année, elle délaisse le métro et emprunte la 15. Par chance, celle-ci relie son lieu de travail, le quartier des affaires situé à l'ouest de la Schuylkill River à son appartement du centre ancien de Philly, lequel borde la Delaware River.

Encore une année qui prend fin, quelques mois difficiles mais elle

a fait face, comme une lionne et comme l'année précédente. Elle espère de tout cœur que la prochaine saura lui apporter toutes les joies du monde.

Il lui reste quelques minutes de marche entre la station de tram et son appartement. Elle enfouit son cou dans le col en fourrure, relève son sac à main sur son épaule et longe les dernières boutiques illuminées avant de pénétrer dans Old City, le centre historique où elle réside. Il lui tarde de retrouver son fils après une énième harassante journée peu enrichissante au travail. Mais enfin, il faut bien gagner sa vie et s'occuper de ce petit ange qu'elle couve comme la prune de ses yeux. Alors, tout compte fait, peu lui importe de ne pas s'éclater au boulot tant qu'elle parvient à remplir leurs deux assiettes.

Et ce soir, il y aura un extra dans l'assiette, se dit-elle en s'arrêtant devant le tonneau d'un vendeur de marrons chauds, lesquels grillent lentement au-dessus des braises savamment attisées.

— Bonsoir, ma p'tite dame, s'exclame joyeusement un vieil Afro-Américain à la barbe grise bouclée et au visage aussi ridé qu'une figue sèche. On dirait qu'il a grillé en même temps que ses marrons. Alors ? On se laisse tenter par un petit cornet ? Ou un grand, peut-être ?

L'odeur a attiré la jeune femme qui n'a pu résister :

— Bonsoir. Mettez-moi le plus grand cornet que vous avez ! Je n'ai pas de cheminée chez moi pour les manger devant mais cette bonne odeur me ramènera à mes jeunes années chez ma grand-mère.

— Vous avez tout à fait raison, Ma'ame ! Les marrons chauds c'est de l'amour, c'est de l'amitié, c'est du bonheur à partager ! Vous allez vous régaler avec ça. Une petite soirée romantique en perspective ?

— Pas de romance pour moi, non... sourit amèrement la jeune brune, dont les boucles dépassent de sous sa capuche fourrée.

— C'est pas bien grave, vous allez quand même vous faire plaisir. Tenez, goûtez-moi ça, invite-t-il en tendant une bogue fendue. Dans deux secondes vous vous téléportez auprès de votre grand-ma ! Parole de Maxwell !

En effet, à peine a-t-elle croqué du bout des dents le fruit brûlant

qu'elle redevient, l'espace d'un instant, la petite fille qu'elle était plus de vingt ans auparavant.

Tandis qu'elle savoure ce souvenir magique, le vieux Maxwell emplit à la main, heureusement munie d'un gant noirci par les années, un énorme cornet en papier journal, qu'il lui tend débordant de châtaignes grillées.

— Et voilà pour vous ! Attention à ne pas vous brûler ! En plus, quand vous aurez fini de les manger, vous aurez droit aux news fraîches ! rigole-t-il.

— Bien vu ! Combien je vous dois ?

— Le grand cornet, c'est cinq dollars mais en remerciement de votre sourire, je vous le fais à quatre !

La jeune femme refuse tout d'abord mais, devant les protestations répétées du vieil homme, elle abdique, tendant deux pièces.

— Vous êtes adorable, avoue-t-elle. Ce n'est pas si fréquent.

— Parce que le vieux Maxwell sait reconnaître les belles âmes, philosophe le vendeur de marrons. Passez d'excellentes fêtes, jeune damoiselle !

La femme remercie puis s'éloigne en tenant fermement entre ses deux mains le cornet dont la chaleur enveloppe ses paumes et se propage jusqu'à son petit cœur tout sec.

Lorsqu'elle pénètre dans les ruelles piétonnes d'Old City, elle ne remarque pas l'ombre qui s'engouffre à sa suite.

* * *

Il a réussi à retrouver sa trace. Mais il doit se montrer discret, pour le moment du moins. Il sait pertinemment qu'il n'a rien à faire ici, encore moins dans les pas de la jeune brune encapuchonnée qui tient dans ses mains un cornet de marrons chauds.

Mais c'est plus fort que lui, il a craqué.

La meilleure chose à faire serait de s'éloigner au plus vite, de ne pas se faire repérer dans les parages. Ce quartier lui est dorénavant

interdit. Il ne faudrait pas qu'un flic vienne à contrôler par hasard son identité, il risquerait de gros ennuis.

C'est pourquoi il reste à bonne distance de la jeune femme, frôlant les murs, se camouflant derrière un couple de passants, se rencognant à l'abri d'un étal de fruits. Lorsqu'elle s'arrête, il fait de même ; quand elle repart, il lui emboîte le pas discrètement.

La nuit est son alliée, bien que les lumières de Noël lui gâchent ses intentions.

L'homme marche à quelques dizaines de mètres seulement de sa cible. Les effluves des châtaignes lui parviennent par épisodes, lui crevant le cœur d'envie et de ressentiment. Il voudrait accélérer, la rejoindre, se jeter sur elle, rendu fou par cette odeur si... romantique !

Lorsqu'elle s'engage dans Cuthbert Street, il se fige, n'osant s'aventurer dans la rue. Mieux vaut se montrer prudent. Il se poste à l'angle de la rue, faisant mine de téléphoner tout en scrutant du coin de l'œil la silhouette de la jeune femme, qu'il voit s'engouffrer dans l'un des immeubles encadrant la petite rue.

Il n'a à patienter qu'une dizaine de minutes avant de la voir ressortir de l'immeuble, descendant les quelques marches qui bordent le perron. Il ressent alors un terrible coup de poignard au cœur lorsqu'il découvre la petite main qui tient fermement celle de la jeune femme. Au bout de cette menotte, un enfant tout emmitoufflé trotte aux côtés de la femme. Entre la capuche et l'écharpe, deux petits yeux ensommeillés peinent à rester ouverts.

Les deux silhouettes qu'il suit désormais s'éloignent en direction de la Delaware, entre les immeubles de briques rouges, s'enfonçant un peu plus au cœur de la vieille ville.

Tel un chat en chasse d'une paire de souris, l'homme glisse silencieusement derrière le petit bonhomme et celle qui semble être sa mère. Le souffle court, le cœur battant, il se sent tiraillé entre des émotions diverses qu'il ne sait démêler.

Il doit se contraindre à un effort surhumain pour ne pas s'élancer en courant, se jeter à leur suite. À grand-peine, il se contente de pour-

suivre sa filature discrète. Il n'est plus qu'une ombre noire avançant à pas de loup derrière ses proies.

Enfin, la jeune femme et l'enfant ralentissent, gravissent une volée de marches et disparaissent derrière la lourde porte d'entrée d'un immeuble ancien à deux niveaux.

L'ombre demeure seule dans la rue déserte aux trottoirs recouverts d'une fine pellicule blanche, dans laquelle il contemple les traces de pas. Des petits pas d'enfant aux côtés d'une petite pointure de femme. Des traces éphémères qui vont le hanter toute la nuit, comme tant d'autres nuits.

Un jour, il passera à l'action, ne se contentera plus seulement de les épier.

Il sait pertinemment qu'il n'en a pas le droit mais... c'est plus fort que lui.

Bientôt, il surgira de l'ombre...

— 7 —



UN CARRÉ D'AS

SHAUN

La sirène se déclenche une nouvelle fois alors que nous sommes en train de taper le carton avec Travis, Mason et Stephen. Je balance mon jeu sur le tapis en me lamentant :

— Bordel ! J'avais un jeu d'enfer...

— C'est ça, ouais, t'as raison, Shaun... ironise mon pote Travis en jetant lui aussi ses cartes. J'aurais plutôt tendance à croire que t'as été sauvé par le gong.

Au même moment, dans les haut-parleurs de la caserne, la voix de notre chef de bataillon, le capitaine Stewart, résonne :

— À toutes les équipes d'incendie, paramédicales et médicales, on nous signale un feu d'immeuble à Camden.

— Merde, Camden ! jure Travis, sachant très bien ce que ça signifie.

Camden, c'est la banlieue est de Philadelphie, de l'autre côté de la Delaware, dans l'état du New-Jersey. Un ghetto avec tout ce que ça comporte d'emmerdes : vieilles baraques pleines de poutres en bois, accès souvent compliqué et accueil pas toujours chaleureux de la part

de bandes de petites frappes qui se croient dans un espace de non-droit. Ce n'est pas rare que les départs de feu soient le fait de jeunes lascars qui se sont amusés à incendier une poubelle et à la faire rouler en direction des habitations. On s'occupe comme on peut quand on est désœuvré...

En deux temps trois mouvements, nous revêtons combinaison ignifuge, casque, gants, rangers coquées et dévalons au rez-de-chaussée par la fameuse barre métallique qui fait briller les yeux des gosses rêvant de devenir pompiers.

Travis et moi sautons dans le *ladder*, le camion-échelle, tandis que Mason et Stephen bondissent dans le camion-citerne, *l'engine*. Les moteurs rugissent déjà et, à peine nous sommes-nous hissés dans la cabine, que les chauffeurs s'arrachent à toute vitesse du parking de la caserne, toutes sirènes hurlantes.

Il ne nous faut que quelques minutes pour sortir de Philly, traverser la Delaware par le Benjamin Franklin Bridge et entrer dans Camden. Le changement de décor est saisissant, on a l'impression de ne pas vivre dans le même pays, c'est complètement dingue.

Par chance, aujourd'hui il n'y a pas de comité d'accueil indésirable lorsque nous pénétrons dans le quartier où l'incendie fait rage.

Quelle désolation, ces rues presque à l'abandon, ces trottoirs défoncés, poubelles renversées, volets dégonvés et portes condamnées. Camden se vide peu à peu de ses habitants et de son âme, la faute au chômage, à l'insécurité, à l'insalubrité.

Mais je m'extirpe très vite de ces pensées sociologiques, à la seconde même où je découvre les flammes qui sortent par les fenêtres de l'étage de ce vieil immeuble de briques rouges, des flammes qui viennent lécher les murs en les noircissant d'une suie âcre.

Une femme se jette à nos pieds alors que nous sautons du camion.

— Ma mère est coincée là-haut, mon Dieu ! Faites quelque chose, elle est en fauteuil, dans sa chambre.

— Quelle fenêtre ? crié-je pour me faire entendre par-dessus le bruit conjugué de la sirène qui va decrescendo, des flammes qui crépitent, des hurlements de la femme et des discussions des badauds

qui assistent au spectacle comme s'il s'agissait d'un divertissement ou d'un épisode d'une série Netflix.

— Celle de droite, me désigne la femme, une Afro-Américaine, comme moi, qui doit compter dans les cinquante ans.

Ce qui me laisse à penser que sa mère, sur le point de rôtir dans les flammes, doit sans doute afficher dans les soixante-dix ou quatre-vingts balais au compteur. Impotente, avec ça... ça va pas être de la tarte !

— Écartez-vous, Madame, à présent. On s'occupe de tout.

— Ma mère... se lamente-t-elle.

— On va vous la ramener saine et sauve, ne vous inquiétez plus.

Mes collègues ont déjà approché le *ladder* le long du bâtiment en flammes, commencé à déployer l'échelle télescopique en direction de la fenêtre que je leur ai indiquée. Pendant ce temps-là, l'équipe de Stephen a déroulé la lance à eau du camion-citerne et commence à asperger le bâtiment.

Je charge les bouteilles d'oxygène dans mon dos et enfile mon masque pour pouvoir respirer au milieu des fumées asphyxiantes. J'agrippe les premiers barreaux de l'échelle. Déjà, je sens sur mon visage la chaleur du brasier qui consume voracement l'immeuble.

Je chasse de mon esprit l'image de la vieille femme dans son fauteuil qui doit rouler des yeux exorbités, incapable de bouger, prisonnière de son destin... C'est à moi d'empêcher l'inexorable, c'est mon job.

Même plus qu'un job, le métier de pompier est un sacerdoce que je m'étais juré de mener à bien... Aujourd'hui, c'est à moi de faire mes preuves, une nouvelle fois, afin d'éviter un drame familial et humain.

J'ai entre les mains la vie d'une vieillearde. Je ne dois pas faillir.

Je sais qu'en ce moment même, une autre équipe pénètre avec prudence mais efficacité par la porte d'entrée du bâtiment. Depuis quelques années, l'expérience a démontré la meilleure tactique pour combattre un feu de bâtiment. Une action combinée intérieur-extérieur, associée à l'emploi d'un ventilateur à l'entrée pour repousser les fumées. Prendre l'incendie en tenaille, éviter les appels d'air qui

attisent les flammes, c'est à nous de mettre en pratique nos heures d'entraînement.

J'arrive à hauteur de la fenêtre et, au travers du rideau de fumée, j'aperçois la silhouette avachie de la vieille dame sur son fauteuil roulant, sur la droite. Des flammes dansent sur le lit, à quelques mètres d'elle, d'autres viennent lécher le parquet noirci quasiment à ses pieds, munis de pantoufles sans âge.

— Madame ! Vous m'entendez ? crié-je à pleins poumons.

Aucune réponse, je n'en attendais pas moins. Je sais que la première cause de mortalité lors d'un incendie, ce ne sont pas les flammes mais les fumées, qui asphyxient, dégageant du gaz carbonique. Dans ces cas-là, l'urgence est d'extraire la victime du « champ de bataille » et de lui fournir de l'air pur. Ce que je m'attèle à faire, enjambant l'encadrement de la fenêtre, dont les carreaux brisés griffent ma combinaison, heureusement à toute épreuve.

À cet instant précis, des images reviennent me hanter, que j'écarte avec volonté pour me recentrer sur ma tâche immédiate.

— Shaun, on arrive ! lance Stephen par la porte de la chambre, de l'autre côté de la pièce, muni d'un extincteur à poudre polyvalente.

Je lui laisse pulvériser la scène, les mousses blanchâtres étouffant peu à peu les flammes.

De mon côté, j'agrippe la mamie, inanimée. Je palpe rapidement son pouls au niveau de la carotide pour m'assurer qu'elle n'est qu'inconsciente et je suis quelque peu rassuré.

Je dois néanmoins agir vite. Chaque seconde compte.

La chaleur est étouffante dans cette minuscule chambre. Les flammes continuent de consumer les rideaux, les draps, le papier peint, les tapis. Nous sommes cernés. Le sol en lattes de bois crépite sous mes semelles ignifuges. Je prends garde à soulever délicatement l'ancienne de son fauteuil. Heureusement, elle ne pèse pas plus qu'un moineau tout mouillé, on dirait un vieux pruneau desséché. D'emblée, je lui colle sur le visage un masque à oxygène et la soulève dans mes bras, direction la fenêtre.

— C'est ok, Stephen, je rebrousse. Continue à pulvériser sous mes pieds.

Délicatement, prenant garde à ne pas blesser la femme dans l'encadrement de la fenêtre, je me présente à reculons pour enjamber le chambranle. Mais je me rends compte que je ne parviendrai pas à opérer seul cette manipulation avec la femme dans les bras, la fenêtre s'avérant trop étroite.

— Mason ! Viens m'aider.

Impossible d'extraire l'inconsciente par les escaliers en bois, toujours en proie aux flammes et menaçant de s'écrouler. L'issue de secours la plus sûre et rapide étant cette maudite fenêtre.

— Passe-moi le bébé, plaisante Mason en attrapant la vieille dame, tandis que je me positionne sur les derniers barreaux de la grande échelle munie de rambardes.

Lorsqu'enfin je suis en position, mon collègue me transfère le minuscule corps de la vieillarde, que je maintiens au-dessus de moi, allongée latéralement sur les rambardes, comme on nous l'a appris en formation, comme nous l'avons répété des dizaines et des dizaines de fois avec des mannequins bien plus lourds que cette innocente mamie.

Même si elle ne pèse rien, je progresse avec prudence, barreau après barreau, sous les regards angoissés de sa fille et les encouragements de mes collègues postés au sol. C'est dans ces moments-là qu'on comprend au fond de soi que ce métier est bien plus qu'une simple tâche. C'est là, une vie entre les mains, qu'on sait combien on est utile à la société, à l'Humanité.

Enfin, je pose le pied au sol et des applaudissements m'accueillent, ce qui réchauffe mon cœur qui battait la chamade. J'aperçois même, parmi le groupe qui s'est formé autour des véhicules rouge et blanc du *PFD*, le *Philadelphia Fire Department*, dont j'arbore fièrement l'écusson sur le casque et la combinaison, une poignée de jeunes qui sifflent et battent des mains. Pour une fois, l'accueil n'est pas hostile, pas glacial. Je songe brièvement que, peut-être un jour, l'un d'entre

eux ressentira l'appel de la vocation et se joindra au corps des combattants du feu de Philly.

L'espoir renaît à chaque nouveau sauvetage !

Mes collègues paramédicaux prennent alors le relais, œuvrant avec célérité et professionnalisme autour de la vieille dame dont ils soulagent mes bras et qu'ils emportent sur une civière en direction de l'ambulance dont le moteur tourne déjà.

Dans quelques minutes à peine, elle sera prise en charge aux urgences du Thomas Jefferson University Hospital, le plus proche, juste après le Benjamin Franklin Bridge.

Je m'assois à l'arrière du camion, ôte mon masque, aspirant une goulée de l'air froid de décembre et souffle un grand coup, vidant mes poumons.

Encore une mission réussie, sans trop de casse. Ce soir ou demain, je sais que je ferai un saut au Thomas Jefferson Hospital, pour prendre des nouvelles du vieux pruneau. En espérant qu'elles soient bonnes. On a fait notre part du boulot, c'est maintenant aux médecins de prendre le relais ; toute une chaîne humaine qui sauve des vies au quotidien.

Je coule un œil vers l'étage du bâtiment, désormais délivré des flammes. Mason en ressort justement et se dirige vers moi.

— Bon boulot, Shaun, dit-il en me tapant sur l'épaule.

— Toi aussi, mec.

Dans ces cas-là, pas besoin de grands discours. On sait très bien l'un et l'autre par quoi on est passés, ce qu'on a évité. On sait aussi très bien pourquoi on fait ce job, l'un comme l'autre. Rêve de gosse, besoin de se prouver des choses, peu importe finalement, ce qui compte c'est de servir au mépris du danger.

Peu à peu, les curieux s'éloignent, libérant la rue. J'aperçois la fille de mon pruneau qui grimpe à l'arrière de l'ambulance pour accompagner sa mère. Avant de disparaître dans le véhicule blanc, elle m'adresse un regard empli de gratitude. En retour, je porte mon index et mon majeur vers mon front et lui envoie un salut respectueux.

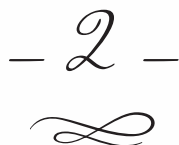
Je grimpe dans le camion, on replie l'échelle et, tandis que l'on

s'éloigne de Camden, sirène et gyrophare éteints, je crève le silence de la cabine en lançant à Travis :

— J'avais quand même un jeu d'enfer !

— Mytho.

— Un carré d'as, mon pote !



COMME UNE LIONNE

Melissa

Assise face à mon écran d'ordinateur, je me mords la lèvre inférieure, presque au sang, tant j'enrage de ne pas trouver la formule juste. Comment voulez-vous pondre un papier inoubliable et gagner le Prix Pulitzer en relatant le dernier bingo organisé par la chorale du quartier de Society Hill ?

Mes doigts dansent sur le clavier puis cessent brusquement. Je croyais avoir reçu l'illumination divine et puis, non, ce n'était rien qu'une fulgurance avortée. Je surligne mes deux phrases et appuie sur la touche « suppression », faisant disparaître ces quelques mots creux dans le néant de mon traitement de texte.

En face de moi, j'aperçois du coin de l'œil Lolie, ma collègue et néanmoins amie qui, elle, semble concentrée sur l'article qu'elle doit pondre pour la fin d'après-midi.

Dans tout l'*open space* où nous travaillons, ça crépite, ça tapote, ça imprime, ça bosse à fond, quoi !

Et moi, qu'est-ce que je fais ? Je patauge dans la semoule avec mon récit palpitant sur le loto de ces gentilles dames de charité. Qu'est-ce

que je peux bien raconter de passionnant ? Le moment où la vieille Delavedova a bondi de son siège en beuglant « Bingo ! » quand elle a posé son dernier jeton sur son carton pour remporter le voyage aux Bahamas ? Waouh ! Quelle excitation, les lecteurs du *Philadelphia Chronicle* vont adorer ! Je les imagine déjà m'attendre au pied du building où se trouvent les locaux de ce journal dans lequel je bosse depuis deux ans, pour m'acclamer. Si enthousiastes à la lecture de mon article qu'ils m'en redemanderaient, me priant d'écrire un feuilleton sur sept semaines autour des activités de la kermesse des écoles presbytériennes de Philly...

Non, arrête de rêver, Melissa. On ne peut pas faire de miracles avec les bingos, les kermesses, les œuvres de charité et la distribution des calendriers des pompiers. Quoique... les pompiers en petite tenue, avec juste leur casque posé devant leurs généreux attributs, torses imberbes bodybuildés, muscles saillant de partout... je me vois bien écrire un truc là-dessus, finalement. Mais je sais d'avance que ça ne passerait pas au contrôle de cette poufiasse de Celindra, la rédac' chef qui passe justement dans l'allée centrale, en direction du bureau vitré du patron.

À cet instant, Lolie relève la tête de son écran et me fixe avec un sourire en coin.

Devant mon air ahuri, je la vois se marrer et mimer un geste non équivoque avec sa main en cône devant sa bouche, jouant avec sa langue à l'intérieur de sa joue, dans un lent mouvement de va-et-vient qui ne trompe pas.

— T'es cinglée ! lui murmuré-je tout bas.

Notre jeu favori, pour passer le temps et nous divertir un peu, consiste à lire sur les lèvres l'une de l'autre, en évitant que nos voisins d'*open space* ne captent nos messes basses.

Pour toute réponse, Lolie poursuit son mime graveleux, tout en roulant des yeux et rejetant la tête en arrière en une parodie d'orgasme, digne d'une Meg Ryan dans *Quand Harry rencontre Sally*...

Je regarde à droite, à gauche, affolée à l'idée qu'on se fasse repérer. De toute façon, ce n'est plus un secret pour personne que Celindra se

paye le boss. Un secret de polichinelle ! Faut voir la façon qu'elle a de balancer des hanches et de rouler du fessier quand elle se dirige vers le bureau de monsieur Patterson. Curieusement, à chaque fois qu'elle y va, les stores vénitiens de la baie vitrée du patron s'abaissent, occultant la scène aux regards de la trentaine d'employés de l'étage de rédaction.

Lolie, une fois les stores abaissés, cesse son petit manège et plonge sous son bureau.

Je me redresse pour tenter de la voir par-dessus nos écrans mais elle a disparu de ma vue.

Soudain, au moment où je me rassois, je sursaute en découvrant sa tête entre mes jambes, mimant une nouvelle fois une fellation comme d'autres joueraient du *air guitar*...

— Arrête tes conneries !

J'ai beau l'enguirlander, je ne peux m'empêcher de rire devant ce clown de l'*open space*. En réalité, je suis bien trop heureuse de l'avoir pour collègue, Lolie, parce qu'elle me donne chaque jour le sourire et la pêche. Sans elle, je crois que je déprimerais à mon poste.

Elle s'extirpe de sous mon bureau et m'invite :

— Je te paye un café, on est tranquilles pour un bon quart d'heure, sourit-elle en reluquant du côté du bureau de Patterson.

— Tu crois vraiment qu'ils sont ensemble ?

— À ton avis, petite innocente, ils baissent les stores pour éviter les reflets sur l'écran de l'ordi du chef ? Ce que tu peux être cruche, parfois !

— Je te remercie.

— C'est affectueux, tu le sais bien, ma petite Mel.

Dans l'espace détente, devant les machines à café et les fontaines à eau, je me réchauffe les doigts autour d'un double expresso sucré. Soufflant doucement sur le breuvage brûlant, je soupire :

— Pff, je m'en sors pas avec mon article. Je tourne en rond, je trouve pas le bon angle d'attaque.

— C'est sur quoi, déjà ?

— Le bingo du quartier de Society Hill...

— Ah ! Ok, je compatis, ma vieille...

— C'est déjà ça, merci pour ta compassion, mais ça ne va pas faire avancer mon papelard.

— Si tu décrivais les tenues de ces dames ? Elles aiment bien lire ce genre de trucs, ça donne du corps, ça met dans l'ambiance. Ou alors, tu racontes le loto comme une palpitante épreuve sportive, avec le stress, la sueur, la jalousie, la convoitise, l'angoisse de perdre les gros lots et le stress de gagner qui fait trembler les mains des paroissiennes au-dessus de leurs cartons quasiment complétés... Imagine-toi en train de relater le championnat du monde de bingo !

— C'est pas bête, concédé-je, un filet d'espoir au fond de la tête.

Lolie pose une main sur mon avant-bras.

— Je sais bien que c'est pas Byzance, ce qu'on te confie pour le moment, mais ça va peut-être changer. Tu sais, on est tous passés par là, quand on était juniors dans le poste. Un jour ou l'autre, tu te verras confier un vrai sujet, un truc passionnant et tu te sentiras plus confiante dans ton job.

— Si ce jour-là pouvait arriver bientôt, ça m'arrangerait, soupiré-je. Parce que, d'accord, ce job me permet de ne pas trop mal boucler mes fins de mois, payer mon loyer et remplir l'assiette de Julius mais j'avoue que si je pouvais y trouver du plaisir, ce serait pas de refus.

— Huuuum, du plaisir ? susurre Lolie, un coup d'œil vers le bureau de Patterson où les persiennes sont toujours tirées. Toi, ma vieille, je crois que t'es sacrément en manque de plaisir... Va falloir remédier à ça très vite. Tu veux pas que je te présente à Brandon, le jeune coursier qui nous apporte les colis chaque matin ? Il est canon, tu trouves pas ?

Je revois le sourire aux dents blanches du gars en question, ses cheveux blonds retenus en catogan et ses épaules de déménageur mais...

— Tu plaisantes ? J'ai vingt-sept ans. C'est un gamin à côté de moi. Quand je vois les trois poils qu'il a au menton, j' imagine qu'il n'a

encore que du duvet au pubis... Moi, les prépubères, c'est pas ma came. !

Lolie manque de s'étouffer de rire dans sa tasse de café.

— Il est peut-être porté sur les *cougars*, le gamin !

— Donc... tu me traites de *cougar*, là, c'est ça ? m'offusqué-je. Je ne me sens pas encore investie du rôle de MILF¹, tu vois...

— Je dis simplement qu'à un certain stade, il faut savoir ne pas faire sa difficile... Et ça ne peut pas faire de mal, même un petit coup comme ça, en passant, pour le... plaisir, justement ! Puis quoi, bordel, c'est bientôt Noël, non ?

— C'est quoi le rapport ?

— Sois un peu généreuse avec toi-même pour commencer ! Depuis quand t'as pas vu le loup, hein ?

— Laisse tomber, Lolie.

Elle insiste. Quand Lolie a une idée en tête, elle ne l'a pas ailleurs.

— Non mais parce que c'est bien joli d'élever ton gosse toute seule comme une lionne mais, de temps en temps, la lionne a besoin de la tendresse d'un lion... Je dis ça, je dis rien. Sur ce, retour au boulot, les stores se relèvent.

Nous regagnons nos places respectives en croisant Celindra dans l'allée centrale, laquelle nous jette un regard désapprobateur mais ne se risque pas à une réflexion. De mon côté, je remarque que sa jupe est légèrement de travers mais je n'en tire aucune conclusion... Quoique !

Le sourire de Lolie, face à moi, m'incite à penser qu'on est sur la même longueur d'onde. Quelle ambitieuse, cette Celindra !

Allez, je me focalise sur mon article, en suivant les conseils de ma collègue. Je vais donner du punch à ce papier, faire entrer une pointe de suspense dans cette affaire de bingo à la noix.

Au bout d'une heure, j'en suis venue à bout, plutôt satisfaite et j'envoie le fichier sur la boîte de Celindra, pour validation. J'espère qu'elle est de bonne humeur et qu'elle ne va pas me le retoquer...

Je regarde l'heure en bas à droite de mon écran et constate qu'il faut que je file. Un coup d'œil par la fenêtre m'indique que la nuit s'est déposée sur la ville. Depuis le trente-septième étage de cette tour

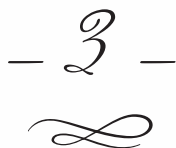
de *Two Liberty Place*, mon regard se perd sur les lumières de Philadelphie. Tout au fond, à l'autre bout de la ville, je distingue la trouée noire de la Delaware qui sépare l'état de Pennsylvanie de celui du New-Jersey. Juste avant le fleuve, mes yeux s'arrêtent sur le tracé orthogonal des rues d'Old City, où doit m'attendre avec impatience mon petit Julius, l'amour inconditionnel de ma vie, la prunelle de mes yeux.

J'envoie un baiser virtuel du bout des doigts à Lolie et disparais en direction des ascenseurs.

Ce soir, je prendrai le tramway, pour changer. Histoire de me laisser bercer par les lumières de Noël. C'est si apaisant moralement, cette période des fêtes de fin d'année. Même si cela me rappelle que je porte sur mes seules épaules mon destin et celui de mon fils. Mais c'est mon choix et je ne le regrette pas.

— J'arrive, mon cœur, dis-je tout bas en remontant le col fourré de mon manteau d'hiver au moment de sortir du building.

De légers flocons scintillants flottent mollement dans l'air froid de Pennsylvanie.



COMME UN ANTIPOISON

SHAUN

La neige s'intensifie tandis que je rejoins à pied le pub Killkenny's dans lequel m'attendent déjà les potes du boulot, Travis en tête, qui a insisté pour que je les rejoigne, histoire de descendre une pinte ou deux de *pale ale* (du moins, les concernant) pour conclure en beauté notre journée de repos. Après trois jours d'interventions, deux jours de repos bien mérités nous tendent les bras et la soirée médiane est faite pour s'amuser, a-t-il argumenté pour me convaincre. J'ai rapidement été d'accord avec lui.

Quand je pénètre dans l'ancre aux allures irlandaises, la musique à plein volume m'assaille, les rires des nombreux clients se mêlent aux commentaires sportifs diffusés par plusieurs écrans plats disposés sur pratiquement chaque mur du pub. Un match de NBA est retransmis, que les supporters des Sixers¹ suivent avec intérêt.

— Par ici, Shaun ! beugle Travis par-dessus le brouhaha ambiant.

Je lui fais un signe et effectue un crochet par le comptoir :

— Salut, Ron. Tu me mets une pinte de Cherry Coke, je vais essayer de ramper jusqu'à notre table habituelle, au fond à gauche.

— Meg va se faire un plaisir de t'apporter ça au plus vite !

Je joue des coudes pour me frayer un chemin parmi la foule des bruyants supporters des basketteurs qui se démènent sur le parquet. Par chance, je domine la foule d'une demi-tête, ce qui me permet de surnager au-dessus de la mêlée, comme un sous-marin muni de son périscope, mon objectif bien en vue. À quelques mètres de là, autour d'une table ronde, Travis, Mason et Stephen semblent en être déjà à leur seconde pinte, au vu des verres alignés sur la table.

— Salut, les gars, dis-je en m'asseyant. La vache, c'est soir de foule !

— Un samedi soir sur la terre, mec ! fanfaronne Mason, visiblement bien... parti pour une soirée folle.

— Avec un bon match contre les Celtics², on est au poil dans l'ambiance irlandaise, ajoute Stephen en brandissant sa pinte à demi vide.

— Je viens de faire un crochet par le Jefferson Hospital, annoncé-je. Le vieux pruneau est hors de danger !

— Génial ! approuve Travis. On a encore fait du bon boulot, les gars. Ça fait plaisir, merde ! Allez, santé au vieux pruneau !

Et de descendre une formidable gorgée de bière mousseuse.

À cet instant surgit la serveuse, ondulant comme elle peut entre les tables, des verres énormes en équilibre sur son plateau, dont mon demi-litre de Coca aromatisé à la cerise.

— Tiens, mon grand voyou, me lance-t-elle avec une œillade en déposant la pinte sur la table, sous le regard amusé et railleur des collègues, voici ta petite bière pour enfant.

Elle ajoute un clin d'œil à sa tirade habituelle et s'éloigne aussitôt vers une autre table, en tortillant son appétissant postérieur dont on peut suivre les mouvements pendulaires sous son tablier de travail.

— Bon dieu, quel arrière-train d'enfer ! siffle Travis.

— Train d'enfer ! Elle est bonne, celle-là, se marre Mason.

— Qui c'est qu'est bonne ? surgit soudain Stephen, discret jusque-là.

— Rendors-toi, lui rétorqué-je en sirotant ma boisson gazeuse favorite.

En silence, nous suivons quelques minutes du match Sixers-Celtics qui approche de la mi-temps. Lorsque celle-ci est sifflée, Mason s'étonne :

— Je ne comprends pas comment tu peux arriver à t'amuser en soirée en ne buvant que du Coca, Shaun. Ça dépasse mon entendement...

— Hey, moi ce qui dépasse mon entendement, c'est que tu connaisses un mot aussi savant qu'*entendement*, justement ! Je ne savais pas que t'avais fait Harvard³, le taquiné-je.

— Ouais, je suis sûr que c'est parce que t'as pas de sang irlandais qui coule dans tes veines, mec. Sinon, tu saurais instinctivement que la bière est la meilleure alliée de ta santé. Comme un antipoison, tu vois ? Alors que ton Coca, là, plein de sucre et dont on ne connaît même pas la composition, ça m'a tout l'air d'en être un, de poison... Je suis méfiant, moi. Je préfère me préserver.

Je comprends que ça les dépasse, ça, mes potes, que je ne boive jamais d'alcool. Mais c'est comme ça, je m'y suis fait et pour rien au monde je ne changerais mon avis sur la question. Pour moi, l'alcool est un danger. Il n'y a qu'à constater le nombre d'accidents de la circulation sur lesquels on intervient presque chaque jour pour se rendre compte que, dans la plupart des cas, l'alcool est la cause première de ces drames de la route. Ça plus la vitesse et les drogues, le compte y est !

J'ai bien tenté à plusieurs reprises de leur expliquer les raisons de ma position à ce sujet mais je crois que c'est peine perdue. Ce sont des mâles alpha, blancs d'origine irlandaise, bercés par une culture ancestrale d'amour de la bière. Ma théorie ne fait pas le poids. L'important, c'est qu'ils respectent mes idées autant que moi les leurs. C'est ce qui fait aussi qu'on soit potes, non ? Ce respect mutuel, ajouté à cette camaraderie née des épreuves du feu que nous traversons au quotidien.

Pourtant, ce soir, Mason insiste lourdement :

— Comment on peut draguer en buvant du Coca ? Ça aussi, ça dépasse mon... tu-sais-quoi !

— C'est très simple, mon petit gars. En fait, toute la différence entre toi et moi, niveau drague, c'est que toi tu es obligé de te pinter la ruche pour te trouver beau et oser aborder des nanas, alors que moi je sais que je suis attirant au naturel, tu vois ? Je n'ai pas besoin d'être imbibé pour draguer.

— Wooh ! Un point pour Shaun ! comptabilise Travis, en juge-arbitre improvisé.

— Alors, dans ce cas, rétorque Mason. Tu peux me dire pourquoi t'as jamais réussi à choper Meg et son petit cul ondulant ? Hein ?

— Un partout, annonce Travis sous le regard amusé de Stephen.

— Et qui te dit que je n'ai jamais réussi ?

— Tu parles, Charles ! J'ai bien vu les regards de chatte en chaleur qu'elle te lance à chaque fois. Ça, crois-moi, c'est le regard de celle qui n'attend que ça et qui ne l'a encore jamais obtenu. Une fois que tu l'as chopée, ce n'est plus ce même regard, c'est plutôt un regard de connivence, tu vois ? Genre, elle sait, tu sais, vous savez, alors que les autres ignorent tout de votre petit manège.

— Parce que Môssieur possède une licence en regards féminins, peut-être ? Tu m'impressionnes, vraiment, Mason. Et *connivence*, ça aussi ça sort de Harvard ? Plus tu picoles, plus tu dé bites des mots savants ?

— Bon, les gars, le match reprend, un peu de silence, tranche Stephen, que notre joute verbale exaspère.

Nous commandons une nouvelle tournée auprès de Meg, qui ondule au passage, et nous focalisons sur la rencontre de basket.

Soudain, Mason me fiche un coup de coude dans les côtelettes :

— Mate un peu qui vient de se poser à la table voisine...

Discrètement, je lorgne dans la direction indiquée, découvrant un trio de nanas rudement bien carrossées. Une brune, une blonde, une rousse.

— Waouh, on dirait un assortiment de bières irlandaises, tu trouves pas ? m'interroge Mason.

Je regrette la comparaison peu avantageuse de mon pote mais j'avoue que ces trois filles-là sont à couper le souffle. Surtout la petite rousse, dont le nez légèrement retroussé me titille l'hippocampe. J'ai toujours aimé les rousses, sans trop savoir pourquoi. Peut-être à cause de cette flamboyance dans les cheveux, ce côté tout feu tout flamme qui cascade sur leurs épaules et qui s'étale sur les draps quand je m'allonge sur leur corps à la peau laiteuse, si blanche comparée à la mienne. Avec ce type de femme, dans l'intimité, j'ai la sensation de jouer à l'amour yin et yang, le noir et le blanc, l'ombre et la lumière.

— Si on les invitait à nous rejoindre ? propose Mason. Tiens, c'est peut-être l'occasion de nous démontrer tes talents de dragueur *alcohol-free* ? Qu'est-ce que t'en penses ?

Je pense que, pour une fois, les paroles de mon collègue et pote de soirée ne sont pas dénuées de bon sens. Aussi, non pas pour lui être agréable en relevant son défi ridicule, mais surtout parce que je nourris une furieuse envie de mieux connaître cette rouquine affolante qui n'a pas peur de s'envoyer une Guinness d'un litre.

Je me lève et m'approche de leur table.

— Mesdemoiselles, je ne sais pas si vous êtes pour Philly ou plutôt pour Boston mais ce serait trop bête de suivre le match chacun de notre côté, non ? On pourrait rapprocher nos deux tables et encourager les joueurs ensemble ? Qu'est-ce que vous en dites ?

D'abord méfiantes, je le constate à leur regard surpris, l'étincelle que je distingue ensuite au fond de leurs yeux m'invite à croire que l'idée les séduit malgré tout.

C'est la rousse qui prend le leadership :

— À la seule condition que vous payiez la tournée !

— Vendu ! triomphé-je en déposant sur leur table deux billets de dix dollars que Meg ramasse aussitôt avec un air de dédain.

Deux heures plus tard, Deborah, la rouquine incendiaire m'invite à boire un dernier verre chez elle, pour terminer la soirée en beauté.

— Un Coca, alors ! accepté-je, en la suivant dans l'ascenseur de son immeuble.

* * *

Tandis que l'élévateur nous expédie vers des hauteurs vertigineuses, Deborah se plaque contre mon torse en gloussant :

— Dis donc, toi, t'es craquant comme tout, avec ta petite gueule. Tu sais à qui tu me fais penser ?

— Charlie Chaplin ?

— T'es marrant, aussi ! Non, petit comique, tu ressembles vachement à Denzel Washington. Je kiffe cet acteur.

— C'est juste parce que je suis noir, non ? Parce que Denzel, il a les oreilles un peu en pointe et pas moi, alors franchement, je ne vois pas du tout la ressemblance !

— Tais-toi, m'intime-t-elle en plaquant ses lèvres sur les miennes.

Je sens son haleine chargée d'alcool et j'éprouve tout d'abord une sorte de réticence à lui rendre son baiser empli de fougue.

Mais lorsque qu'elle s'accroche à mon cou et saute sur moi, enroulant ses cuisses autour de ma taille, me dévorant de baisers, je ne peux qu'abdiquer.

Les étages défilent à mesure que la température de la cabine s'élève, à moins que ce ne soit purement épidermique...

Une chance qu'elle ne vive pas au trentième étage, sans quoi je me demande si nous ne serions pas arrivés à poil lorsque s'ouvrent enfin les portes de l'ascenseur.

Cette Irlandaise de souche a mis le feu en moi et je pressens que la réciproque est vraie. On continue à se dévorer à bouche-que-veux-tu tandis qu'elle tente d'ouvrir la porte de son appartement.

Lorsque celle-ci se referme sur nous, elle me conduit directement dans sa chambre, impatiente d'en finir avec son projet de me dévorer comme une mante religieuse.

— Oooh, Denzel, minaude-t-elle en me poussant sur le lit.